

DANS LA VIEILLE RUE, OU LE SACRIFICE INUTILE

“ LA POURRITURE DES MILIEUX MONDAINS ”

En 1891, à propos de *Flirt*, de son fidèle ami et complice Paul Hervieu, Mirbeau évoque avec un profond dégoût “ *la pourriture des milieux mondains*¹ ”. Quatre ans plus tard, à propos du nouvel *opus* de son confident, *L'Armature*, il récidive et précise : “ *M. Paul Hervieu, en étudiant son époque, ne peut s'abstraire de son époque. Et comme il a le don de voir*², *comme il a l'habitude de regarder, non en spectateur indifférent, que satisfait le premier mensonge venu, mais en philosophe passionné de vérité, l'être humain aux prises avec les engrenages de ses passions, de ses instincts, et les fatalités de son milieu social, il est bien évident qu'il a dû rendre l'homme ressemblant à lui-même, et nous montrer, à l'éclatante lumière de son merveilleux talent, ce petit cloaque de boue – rose et parfumé, mais de boue – qu'est le cœur des mondains*³. ” Or c'est précisément le programme que, pour sa part, Mirbeau a mis en œuvre dans les romans qu'il a rédigés comme “nègre”, aussi bien dans *L'Écuyère* et *La Maréchale*, parus sous le pseudonyme d'Alain Bauquenne, que dans un roman paru sous le pseudonyme de Forsan, *Dans la vieille rue*, publié une nouvelle fois par Paul Ollendorff, et mis en vente le 2 avril 1885⁴.

Forsan est le pseudonyme d'une écrivaine italienne et féministe avant la lettre, Dora Melegari, née à Lausanne le 27 juin 1846 et décédée, à Rome, le 2 août 1924. Elle est la fille du juriste piémontais Luigi-Amedeo Melegari (1807-1881), devenu, après l'achèvement de l'unité italienne, député, sénateur, et, pour finir, en 1876-1877, ministre des Affaires étrangères. Les romans qu'elle a commandés à Mirbeau⁵ sont centrés autour de figures féminines, victimes de la société bourgeoise de la prétendue Belle Époque, où patriarcat, christianisme et mercantilisme conjuguent leurs efforts pour mieux écraser la femme. *Dans la vieille rue* est le récit, pathétique et bouleversant, d'un “ *sacrifice inutile* ”, celui d'une jeune fille aussi innocente que le sera Sébastien Roch, et victime expiatoire de ce “ *petit cloaque de boue qu'est le cœur des mondains* ”. Pour que nul n'en ignore, le romancier a doté son héroïne du prénom fortement connoté de Geneviève, comme le sera cinq ans plus tard celui de Sébastien Roch⁶. Il rappelle tout à la fois la sainte catholique qui, selon la légende, aurait protégé Paris contre les Huns ; Geneviève de Brabant, héroïne de la *Légende dorée*, de Jacques de Voragine, épouse fidèle, diffamée et sacrifiée ; et l'héroïne éponyme du roman de Lamartine (1850), pauvre servante totalement dévouée et altruiste⁷, qui se sacrifie au bonheur de sa sœur cadette, à laquelle elle sert de mère, comme Geneviève Mahoul se sacrifiera pour son frère.

Sa pitoyable destinée apparaît comme un réquisitoire contre une société profondément inégalitaire, organisée en castes, où les faibles et les innocents ne peuvent être qu'écrasés par une

1 Octave Mirbeau, “ Paul Hervieu ”, *L'Écho de Paris*, 18 août 1891 (article recueilli dans ses *Combats littéraires*, à paraître).

2 Mot important : le véritable écrivain est plus qu'un observateur : un “voyant”.

3 “ *L'Armature* ”, *L'Écho de Paris*, 24 février 1895 (article recueilli dans les *Combats littéraires*).

4 C'est le premier des romans “nègres” que j'ai pu identifier, grâce à une lettre de Mirbeau à Ollendorff de mars 1885 (*Correspondance générale* de Mirbeau, *L'Age d'Homme*, Lausanne, 2003, t. I, p. 373). Deux traductions en seront publiées (en italien et en espagnol).

5 Selon toute vraisemblance, Mirbeau a déjà rédigé pour elle trois romans : *Expiation*, petit volume dépouillé comme une épure, paru sans nom d'auteur en 1881 chez Calmann-Lévy, *Marthe de Thiennes* (1882) et *Les Incertitudes de Livia* (1883), publiés chez Ollendorff.

6 Voir sur ce point l'excellente introduction d'Ida Porfido à sa traduction italienne de *Sébastien Roch*, à paraître fin 2004 aux éditions Marsilio, Venise.

7 Dans *Le Journal d'une femme de chambre*, Mirbeau donnera une vision démystificatrice, totalement opposée à celle de Lamartine, des relations entre maîtres et domestiques.

minorité de nantis. Les dominants sont en effet protégés par une homicide et inébranlable bonne conscience et par des préjugés de caste qui ne donnent aucune prise sur eux et qui, en les libérant de principes moraux tout juste bons pour les imbéciles, les pauvres et les faibles, sont bien armés pour l'emporter, dans la lutte impitoyable pour la vie. Ainsi en va-t-il de la comtesse de Crussolles, ou de Serge Lybine, qui ne cherchent qu'à s'amuser, à satisfaire leurs caprices de gens oisifs et blasés, et qui traitent les autres comme de simples objets à manipuler et à jeter après consommation. Au même titre que *L'Écuyère* et que *La Belle Madame Le Vassart*, *Dans la vieille rue* est donc une démystification en règle de la bonne société. Même le moins pourri de ces mondains, le capitaine de Briare, doté d'une bonne volonté qui tranche sur ses congénères, se révèle, dans l'épreuve, totalement incapable de se libérer des préjugés corrosifs accumulés au fil d'années de décervelage, dans la famille, au collège et maintenant à l'armée, corps aristocratique par excellence. À plus forte raison les autres, que ne tenaille pas la moindre morsure du doute...

Ce qui confère à ces gens leur trompeuse respectabilité, aux yeux des miséreux de ce monde, et leur garantit du même coup l'impunité, c'est, outre le prestige de la naissance, le pouvoir de l'argent. Dans une société darwinienne où seule est crainte et respectée la richesse, fût-elle particulièrement mal acquise⁸, la pauvreté est en effet perçue comme un symptôme dégradant d'infériorité congénitale⁹ et, partant, comme un signe de vulgarité digne de tous les mépris. Dans la société bourgeoise, les pauvres n'ont aucun poids, parce qu'il leur manque le sésame qui ouvre toutes les portes et qui permet de tout acheter : l'argent. Sous le règne du mercantilisme, que Mirbeau ne cessera plus de dénoncer, notamment dans sa célèbre comédie de 1903 *Les affaires sont les affaires*¹⁰, tout est réduit à l'état de marchandise, la seule valeur qui compte est la valeur marchande, tout se vend et tout s'achète : il suffit d'y mettre "le juste prix". Le pouvoir, le prestige, le succès, le talent, les honneurs... et aussi les femmes !

Car le patriarcat, vieux de quelques millénaires d'oppression du deuxième sexe, s'est adapté sans mal au règne de la bourgeoisie et au culte de l'argent, et les femmes continuent de n'y être qu'un cheptel à la disposition des mâles et soumis à l'inflexible loi de l'offre et de la demande. Et la demande est diverse... Aussi bien y en a-t-il pour tous les goûts et pour toutes les bourses, depuis celles qui se louent, au quart d'heure ou au mois, jusqu'à celles qui se vendent pour la vie, dans le cadre du mariage monogamique. Pour Mirbeau, les hommes "s'approprient" collectivement les femmes et ne voient en elles que des objets de possession à rentabiliser au mieux de leurs caprices ou de leurs intérêts, que ce soit pour leurs plaisirs ou pour leurs affaires, que ce soit dans les salons mondains où on pourra les exhiber, ou derrière un comptoir, dans l'attente du chaland, comme Joseph avec Célestine dans le dernier chapitre du *Journal d'une femme de chambre*. Le sacro-saint mariage, si respectable en apparence, et qui est au centre de stratégies matrimoniales abondamment illustrées par les romans et les pièces de théâtre du dix-neuvième siècle, n'est, aux yeux du romancier, qu'un vulgaire et odieux maquignonage, dont *Les affaires sont les affaires* nous présentera un nouvel exemple édifiant. Les négociations-marchandages se déroulent entre le père et le futur mari, les propriétaires successifs, et la femme-marchandise y est toujours sacrifiée à des considérations qui la dépassent et à des préjugés d'un autre âge. C'est ce prétendu "destin" de la femme que dénoncera avec dégoût Germaine Lechat, héroïne des *Affaires*, que son créateur dotera d'un fort caractère et qui proclamera les droits inaliénables de son sexe à l'indépendance économique, affective et sexuelle, au grand scandale des critiques de théâtre – qui étaient tous des mâles, cela va sans dire... Les autres femmes, moins courageuses, moins lucides aussi, se soumettent à ce prétendu "destin", qui n'est pourtant nullement écrit dans leurs gènes, et vivent comme des

8 Mirbeau en donnera une illustration particulièrement grotesque avec le respect usurpé dont bénéficient les Lanlaire, larves humaines dotées d'un patrimoine d'un million, dans *Le Journal d'une femme de chambre* (1900).

9 Mirbeau s'oppose aux thèses scientistes de Cesare Lombroso, annonciatrices de la sociobiologie états-unienne de ces dernières décennies, qui nient toute responsabilité de la société dans la délinquance, la prostitution et la misère, mises sur le compte de l'atavisme et de la dégénérescence. Voir Pierre Michel, "Mirbeau critique de Lombroso", à paraître en mars 2005 dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 13.

10 Elle est recueillie dans le tome II de notre édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, 2003.

étrangères aux côtés d'un inconnu auquel elles sont indifférentes, telle Lizzie de Crussolles – qui, tout en appartenant à la caste des exploiters sans scrupules, n'en est pas moins, à sa façon, une victime du patriarcat –, ou sont livrées à des promiscuités choquantes, telle Geneviève Mahoul, qui doit subir les désirs d'un mari qui lui répugne : espèce de viol conjugal, relevant de l'indicible, que Mirbeau réduira à une ligne de points, procédé déjà employé dans *L'Écuyère* et qu'il reprendra dans *Sébastien Roch*. On est bien loin de l'image idéalisée du mariage qui a cours dans la littérature aseptisée de l'époque...

Néanmoins, si vive que soit la critique de la société en général, et de la loi des Pères en particulier¹¹, le romancier ne cède pas pour autant à un manichéisme suspect. Les mondains qu'il met en scène sont, certes, rendus odieux par leur égoïsme et leur bonne conscience obtuse, mais ils ne sont pas individuellement responsables de ce qu'ils sont : simple produit de leur éducation et de leur milieu¹², ils reproduisent, comme dirait Bourdieu, et sans même en avoir une claire conscience, des valeurs et des comportements propres à leur classe et à leur sexe. Surtout, Mirbeau préserve leur complexité psychologique et crée des personnages véritablement humains, pétris de contradictions, comme le seront plus tard Isidore Lechat des *Affaires* ou le baron Courtin du *Foyer*¹³, de sorte que, sans aller jusqu'à nous apitoyer sur leur compte quand il leur arrive à leur tour de souffrir, comme tout être humain, nous ne les détestons pas autant que certains de leurs actes pourraient nous y inciter. Par exemple, le séducteur professionnel qu'est Serge Lybine, tout prêt à sacrifier sans scrupules l'agneau innocent que le romancier-destin place sur sa route, n'en est pas moins, en même temps, accessible à la pitié pour sa victime et au remords de sa mauvaise conduite, et même capable d'actions désintéressées : cette dualité lui donne une profondeur dostoïevskienne. De même, le brave capitaine de Briare, qui se croit prêt à sacrifier ses préjugés nobiliaires et le qu'en dira-t-on ? à son amour pour une pauvre, ce qui le rend *a priori* sympathique, est, en même temps, complètement indifférent au sort du frère de sa future, en qui il ne voit qu'un obstacle et qu'il tue mentalement sans le moindre scrupule. Il n'est pas jusqu'à la comtesse Lizzie de Crussolles qui, en dépit de ses yeux verts et de sa crinière rousse, attributs traditionnels de la femme fatale dont sera également dotée la Clara du *Jardin des supplices*, ne soit, malgré sa cruauté de femme capricieuse et sans cœur, capable aussi de délicatesse, voire de pitié, au moment même où elle vient d'accabler froidement la pauvre Geneviève d'ignominies blessantes.

Certes, on ne saurait encore parler de cette “*psychologie des profondeurs*” que Mirbeau ne mettra vraiment en œuvre que dans *Le Calvaire* et *L'Abbé Jules*. Reste que le goût de la complexité des âmes humaines, qui ne sauraient se ramener à un mécanisme régulier, traduit peut-être déjà l'influence des romanciers russes, et notamment de Dostoïevski, dont Mirbeau a pu lire *Humiliés et offensés* et *Crime et châtiment*. Méritoire est l'effort du romancier pour rompre avec la “*psychologie en toc*” de son ex-ami Paul Bourget, autant qu'avec le déterminisme psychophysique d'Émile Zola, qui lui paraît par trop simpliste et réducteur. C'est ce qui confère aux personnages une charge d'humanité qui interdit de réduire *Dans la vieille rue* à un simple roman à thèse ou à un vulgaire pamphlet contre les Tartuffes du “beau monde”.

“*ENGRENAGES*” ET “*FATALITÉS*”

Comme dans les romans précédents signés Bauquenne, et comme dans ceux de Paul Hervieu évoqués plus haut, Mirbeau a mis au point une “*machine infernale*”, pour reprendre la formule de Cocteau, où se combinent les “*engrenages*” des passions et des instincts, d'un côté, et les “*fatalités*” du milieu social, de l'autre. Une nouvelle fois nous avons affaire à un roman en forme de tragédie, qui se déroule en trois actes, auxquels correspondent les trois parties du récit : le

11 Mirbeau dénoncera souvent le pouvoir du Père, et les déformations durables qui s'ensuivent, notamment dans *Le Calvaire*, *Sébastien Roch*, et *Dans le ciel*

12 Dans son roman *Dans le ciel*, de 1892-1893 (accessible sur le site Internet des éditions du Boucher), Mirbeau parlera à ce propos de “*legs fatal*”.

13 Comédie représentée en 1908 et recueillie dans le tome III du *Théâtre complet* de Mirbeau.

premier présente le décor et les protagonistes et expose les données de la situation dramatique ; le deuxième noue le drame ; et le troisième le dénoue, pour le pire, comme il se doit. Extrêmement concentrée dans le temps (neuf mois seulement séparent le premier chapitre du dernier), elle respecte classiquement l'unité de lieu (tout le roman est situé à Hyères, qui n'est pourtant pas plus nommé que ne le sera Luchon dans *Les 21 jours d'un neurasthénique*) et l'unité d'action : un conflit moral qui tenaille la pauvre Geneviève, déchirée entre l'imprescriptible droit au bonheur et une morale sacrificielle – ou, plus banalement, entre l'amour et le devoir.

L'impression de fatalité n'est pas le produit d'un déterminisme mécaniste, comme celui qui est à l'œuvre dans *Les Rougon-Macquart*, mais elle résulte de forces obscures qui agissent sur nous à notre insu et nous tirent à hue et à dia : “ *mélange de forces intérieures et d'impulsions extérieures qui dirigent notre destinée et que nous ne saurions ni définir, ni déterminer* ”, comme le note le romancier, décidément mûr pour recevoir et mettre à profit la “ *révélation* ” de Dostoïevski, en totale rupture avec le scientisme dominant à l'époque, pour qui la science a le pouvoir de rendre compte de tout en ramenant le complexe à des déterminismes élémentaires – trop élémentaires pour n'être pas suspects, aux yeux de Mirbeau¹⁴.

Ces “ *forces intérieures* ”, ce sont en l'occurrence celles que la nature aux desseins impénétrables a placées dans toutes les créatures sexuées, y compris les humains, pour assurer la perpétuation de l'espèce en poussant mâles et femelles à se rapprocher, selon la vulgate schopenhauerienne à laquelle s'est rallié Mirbeau, comme beaucoup d'autres écrivains de l'époque. Dans une prosopopée¹⁵ éloquente à cet égard, et didactique autant que poétique, Geneviève se met à l'écoute de “ *la nature entière* ”, qui proclame à qui mieux mieux le droit inaliénable au bonheur et le triomphe de l'amour ; comme toutes les femmes, qui sont avant tout des êtres de nature selon Mirbeau¹⁶, elle sent en elle une “ *complice* ” qui vient “ *de lui révéler une partie de ses mystères et de sa force* ” ; et, dans l'ivresse qui la saisit, elle est toute prête à céder à ces pulsions incontrôlées, qui viennent de transmuier une jeune vierge candide en une femme désireuse d'accomplir sa mission. Mais grande est sa surprise de découvrir en elle ces “ *forces* ” insoupçonnées, et elle en éprouve une véritable “ *peur* ”.

Quant aux “ *forces extérieures* ”, ce sont celles de la civilisation chrétienne contre-nature, qui “ *divinise la souffrance* ” et, depuis près de deux millénaires, sanctifie le sacrifice et exige son lot de victimes expiatoires. Elles s'incarnent dans le vieux cimetière chargé de siècles, dans l'Angélus – comme dans la célèbre toile de Millet –, et dans ce vieux curé vers lequel se tourne Geneviève en quête d'une aide spirituelle. Pour cette morale répressive, si contraire à l'éthique naturaliste, “ *l'amour n'est qu'une chimère*¹⁷ ” et “ *le sacrifice seul rachète l'éternité* ”, parce qu'il est “ *d'essence divine* ” – comme chez les Aztèques, auxquels les *conquistadores* ont pu imposer d'autant plus facilement leur foi qu'elle reposait sur une logique similaire à la leur. Les lecteurs de Mirbeau reconnaîtront le ressort de ses romans à venir – notamment *L'Abbé Jules*, *Sébastien Roch*, *Le Jardin des supplices* et *Dingo* – dans ce conflit entre Nature et Culture, entre le paganisme, qui imprègne encore la terre provençale¹⁸, et le christianisme, qui l'a supplanté – et qui, à vrai dire, fouaille les pauvres Bretons beaucoup plus que les Provençaux –, entre les instincts qui poussent

14 Sur cette critique du scientisme, voir nos articles “ *Mirbeau et la raison* ”, *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 6, 1999, pp. 4-31, et “ *Mirbeau et le concept de modernité* ”, *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4, 1997, pp. 11-32.

15 On retrouvera des prosopopées dans deux œuvres conçues la même année que *Dans la vieille rue* : les *Lettres de ma chaumière* (qui seront publiées en novembre 1885) et *Le Calvaire*, premier roman signé Mirbeau, qui paraîtra en novembre 1886, également chez Paul Ollendorff (il est accessible sur le site Internet des éditions du Boucher). On en trouvait déjà plusieurs, plus poétiques que didactiques, dans *La Maréchale*, roman paru en 1883 sous la signature d'Alain Bauquenne (et accessible également sur le site Internet des éditions du Boucher).

16 Voir notamment le “ *Frontispice* ” du *Jardin des supplices*, dans le tome II de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Bucher/Chastel / Société Octave Mirbeau, 2001 (accessible également sur le site Internet des éditions du Boucher).

17 L'abbé Jules, du roman homonyme de 1888, parlera aussi de “ *chimère* ”, mais à propos de Dieu.

18 Ce n'est sans doute pas un hasard si Mirbeau a situé son récit en Provence, dont le nom rappelle qu'elle était une province romaine bien avant le reste de la Gaule, plutôt que dans l'Ouest de la France, en Bretagne et en Normandie, comme dans nombre de ses contes et romans ultérieurs. .

droit et ne trompent pas¹⁹ et la société qui déforme²⁰, mutilé et aliène, entre le droit de l'individu au plaisir et à l'épanouissement, et son appropriation par la société au nom de valeurs transcendantes qui sont autant de mystifications (Dieu, la patrie, la civilisation, le progrès, etc.).

Pas plus que ne le sera Sébastien Roch, Geneviève Mahoul n'est en mesure de faire face à cet affrontement de forces contradictoires qui la dépassent. Comme *l'alter ego* du jeune Octave, elle n'a pas reçu l'éducation familiale et sociale qui aurait pu lui fournir, comme à d'autres, les armes intellectuelles ou les recettes pratiques grâce auxquelles il est possible de se défendre. À l'instar des adolescents du collège de Vannes offerts en pâture²¹ aux appétits de prêtres violeurs d'âmes et de corps, elle est exposée sans protection aux désirs des mâles en quête de proies, que ce soit pour le mariage ou pour la consommation immédiate. Et, pas plus que le candide Sébastien, elle ne voit clair dans les pulsions obscures qui la travaillent à son insu, ni dans les désirs qu'elle éveille, incapable du même coup d'élaborer une tactique, de se construire une éthique personnelle, et de faire les choix qui seraient les plus judicieux pour elle. Elle subit donc de plein fouet les déchirements de dilemmes successifs, et, quelle que soit sa décision, elle est sûre de perdre, car, à la différence des héros cornéliens, qui étaient largement au-dessus de l'humanité moyenne²², elle n'est qu'une femme ordinaire, hors d'état de dépasser les contradictions qui la broient. Elle est d'autant plus misérable et pitoyable que, pour avoir eu un moment l'illusion cornélienne d'être la seule maîtresse de ses choix²³, elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même : quoi qu'elle fasse, elle sera toujours coupable à ses propres yeux, et aussi aux yeux des autres, qui se feront un malin plaisir de le lui seriner.

Le choix de la forme du roman-tragédie n'est pas neutre. Non seulement parce que le dénouement tragique, où des innocents sont laminés, est bien de nature à susciter l'émotion – et accessoirement à assurer les recettes de l'éditeur, qui est partie prenante dans l'affaire²⁴ ! Mais aussi et surtout parce qu'elle constitue une bonne occasion de manifester l'ironie du romancier, comme ce sera de nouveau le cas dans *Sébastien Roch*. Car ce qu'on appelle "ironie du sort", que Mirbeau nomme plutôt "*ironie de la vie*", ce n'est jamais, dans une œuvre narrative, que l'expression de l'ironie du romancier qui tire les ficelles, qui place ses pièces sur l'échiquier du destin, qui manipule et piège à loisir ses personnages et, à l'instar du dieu de Rimbaud, semble prendre plaisir à les voir se débattre atrocement entre les mâchoires d'effrayants dilemmes, comme les Chinois suppliciés du *Jardin* qui se tordent sous l'œil fasciné de la voyeuriste Clara.

En l'occurrence, en quoi consiste cette *ironie de la vie* ? Pour l'essentiel, en ce que le sacrifice de son amour et de son bonheur que consent Geneviève Mahoul, dans l'espoir d'assurer le salut de son petit frère infirme, se révèle complètement inutile, comme si, dans un univers où tout, décidément, va à rebours des aspirations de l'homme à la justice, chaque bonne action devait aussitôt recevoir sa punition : au retour de son odieux voyage de noces, elle découvre en effet avec horreur que le petit Maximin vient de mourir, et, circonstance aggravante, sans qu'elle ait été présente pour lui apporter son aide au cours de son agonie ! Avec lui disparaît le sens qu'aurait pu avoir son sacrifice, devenu "absurde". Et aussi la "*récompense*" que le vieux curé lui avait laissé miroiter, sous prétexte que tout sacrifice la comporterait en lui-même... Elle aura donc été dupée de bout en bout, et l'ironie du romancier – où l'on peut aussi voir une très moderne auto-ironie, une distance par rapport à son propre récit, comme à la fin de *La Belle Madame Le Vassart* – met en lumière la mauvaise pioche de ceux qui ont eu le tort de parier pour un dieu qui, à l'expérience, se

19 *Sébastien Roch* (1890) opposera, très rousseauïstement, la raison qui trompe et l'instinct infaillible.

20 *Sébastien Roch* sera précisément le roman de la déformation.

21 L'image de la pâture est explicite dans *Sébastien Roch*.

22 C'est précisément ce que leur reproche Mirbeau, qui ne voit en eux que des héros en carton-pâte, et non des êtres humains dotés de chair et d'âme.

23 C'était déjà le cas des deux héros de *L'Écuyère* (1882). Ce roman est recueilli dans le tome I de l'*Œuvre romanesque* et accessible sur le site Internet des éditions du Boucher.

24 Il résulte en effet de la lettre de Mirbeau à Ollendorff de mars 1885 (cf. note 4) que l'éditeur est parfaitement au courant. Il est même vraisemblable que c'est lui qui lui a passé commande de *Jean Marcellin*. Voir Pierre Michel, "Le Mystère Jean Marcellin", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 7, 2000, pp. 4-27.

révèle absent, sadique, sourd ou impuissant.

Mais l'ironie du destin – et du romancier – ne se contente pas de ce coup de patte. Pour renforcer le caractère à la fois atroce et dérisoire du sort de l'innocente, voilà qu'un beau jour elle se remet à espérer, comme si le bonheur redevenait envisageable, alors qu'elle s'était résignée à son triste sort et qu'elle n'accomplissait plus que mécaniquement sa tâche, par la simple force d'inertie. Alors en effet reparaît le tentateur, le Russe Serge Lybine, qui lui fait entrevoir une vie d'aisance et de plaisir et luire l'espoir d'une véritable “*délivrance*”. Un moment elle est tentée par la perspective d'une vie de femme entretenue et adultère, qui, à défaut d'être respectable, lui ouvrirait du moins une issue de secours. Certes, elle l'écarte vite, au nom de la “*conscience du bien et du mal*” que lui a inculquée une imprégnation chrétienne et bourgeoise. Mais, si brève qu'ait été cette tentation de l'émancipation, elle est suffisante pour lui faire sentir plus douloureusement encore l'horreur de son emprisonnement à jamais dans une vie absurde et décolorée : “*Les horizons entrevus se fermaient pour toujours...*”

Ainsi, le romancier-destin joue avec la naïve Geneviève comme le chat avec la souris, et ne lui fait miroiter la liberté et le bonheur que pour mieux la condamner à l'esclavage conjugal et à la misère affective, sans la moindre lueur d'espoir, sans la moindre consolation dans une vie meilleure : “*C'est ici bas que je souffre, c'est ici bas que je veux être consolée.*” Dans un univers sans Dieu et sans finalité, le crime est décidément toujours récompensé, et la vertu toujours punie, comme dans l'univers romanesque du Divin Marquis...

LES ILLUSIONS DE L'AMOUR

Comme dans ses précédents romans rédigés pour le compte d'André Bertéra, et comme dans le premier roman signé de son nom, *Le Calvaire*, auquel il va s'atteler trois mois après la publication de *Dans la vieille rue*, Mirbeau s'emploie de nouveau à mettre en lumière les mortifères illusions de l'amour. Le lecteur est, un temps, incité à croire candidement, comme Geneviève, que l'amour existe, qu'il est tout-puissant, et par conséquent qu'un mariage reposant sur un amour partagé, qui ferait fi des différences de classes, appartient au domaine du possible. Mais c'est là une terrible erreur d'analyse ! Car nous ne sommes pas ici dans un conte de fées, ni dans un de ces romans fleurant bon l'eau de rose dont se gausse Mirbeau, et le romancier n'a évidemment cure de consoler les midinettes par de trompeuses perspectives. Car, à l'usage, le mariage dit “d'amour” n'est pas vraiment plus enviable que le mariage dit “de raison”, parce que, conformément à l'analyse de Schopenhauer, ce que nous qualifions de ce mot passe-partout, et fort impropre, d’“amour”, n'est en réalité qu'une duperie. Ce n'est, on l'a vu, qu'un “*stratagème de la nature pour arriver à ses fins*²⁵”.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire comment sont évoquées les relations entre les deux fiancés supposés amoureux l'un de l'autre. Elles reposent en vérité sur une foule de non-dits, lourds de menaces, et fort peu propices à une union harmonieuse. Jamais ne s'établit entre eux la moindre communication digne de ce nom ; au contraire, on voit s'approfondir un abîme d'ignorance et d'incompréhension réciproques, car chacun n'est préoccupé que de soi et juge sa conception du monde si “naturelle” qu'elle devrait tout “naturellement” s'imposer à l'autre sans qu'il soit jamais besoin de s'en expliquer. Du coup, chaque embryon de dialogue est chargé de malentendus, qui ne sont jamais éclaircis, et comporte son lot de blessures difficiles à cicatriser, qu'elles soient d'amour ou d'amour-propre – car il y a décidément beaucoup trop d'amour-propre dans “l'amour”, comme on l'a déjà vu dans *L'Écuyère*...

Cet abîme qui sépare les sexes de toute éternité est d'autant plus infranchissable qu'il se double ici de l'abîme qui sépare les classes. Les naïfs tourtereaux s'imaginent bien un moment que le mythique “amour” leur permettra miraculeusement d'abolir les distances et les préjugés de caste, et le lecteur de bonne composition serait tout prêt à y croire aussi, tant ce serait réconfortant... Mais

25 Schopenhauer, *Métaphysique de l'amour*, U.G.E. coll. 10/18, 1980, p. 44.

le romancier a tôt fait de lui faire comprendre que semblable perspective est illusoire : si mariage “d’amour” il y avait eu, en effet, l’échec eût été inévitable. De fait, que se serait-il passé si, bravant les convenances et faisant passer le sentiment avant toute autre considération “morale” et sociale, Georges avait fini par épouser sa fiancée ? À coup sûr, Geneviève, dotée d’une conscience morale exigeante et élevée depuis des années dans la soumission aveugle à ses devoirs de sœur et de fille, ne se serait jamais pardonné d’avoir sacrifié son frère : son bonheur en eût été étouffé dans l’œuf. Quant au brave militaire, soumis à toutes les récriminations de sa famille et des gens de sa caste, comment aurait-il bien pu se pardonner cette mésalliance et s’empêcher de reporter sur sa jeune épouse la responsabilité de son amertume et de ses déconvenues ? Comment cette double rancune aurait-elle pu ne pas faire éclater le vernis superficiel de l’attrait réciproque ? Quant à la possession physique, en apaisant le désir qui aveugle, elle n’aurait pas tardé à laisser face à face deux étrangers sans illusions l’un sur l’autre, comme Mirbeau l’illustrera dans *Les Amants*, sur le mode grotesque, et dans *Vieux ménages*, sur le mode grinçant²⁶. Bien vite, Georges n’aurait plus vu dans son épouse qu’une petite sotte sans manières et sans éducation, qui aurait nui irrémédiablement à sa carrière ; de son côté, elle aurait été perpétuellement blessée, dans ses délicatesses et ses valeurs, par ses manières carrées de soldat et par ses inflexibles préjugés aristocratiques... Comme l’écrit Schopenhauer, si l’illusion de l’amour disparaît “*dès que le désir de l’espèce est comblé*”, dans le mariage, elle “*laisse subsister une compagne de vie détestée*”²⁷...

Bien lourd, décidément, est “*le prix à payer*” – puisque tout s’achète et se paye et qu’il convient donc de payer “le juste prix” en échange des quelques moments d’apparent bonheur que notre humaine condition nous autorise, histoire sans doute d’entretenir la flamme afin de mieux l’éteindre sadiquement par la suite... Quant à “l’amour”, il se révèle, à l’expérience, gros de désillusions, de frustrations et de souffrances morales. Certes, selon l’Église romaine, “*le sacrifice seul rachète l’éternité*”... À défaut de se consoler dans la vie terrestre, on peut toujours rêver qu’on y parviendra dans une autre... à condition d’en payer le prix ! Est-il besoin de préciser que, pour Mirbeau comme pour Geneviève, c’est là la pire des duperies ?

* * *

Quoique souvent accusé de misogynie, Mirbeau écrit ici pour le compte d’une féministe, et il nous offre un émouvant roman-tragédie illustrant la douloureuse condition infligée aux femmes dans une société patriarcale profondément inégalitaire et hypocrite. Classique par sa facture et par sa structure, il est moderne par ses modalités : importance des dialogues – qui rapproche déjà le roman mirbellien du théâtre –, impressionnisme des descriptions, notamment dans le premier chapitre, nombreux exemples de style “*artiste*”, abondance des points de suspension si caractéristiques de son écriture, et surtout mise en œuvre d’un point de vue ironique annonçant *Sébastien Roch*... Le récit se distingue par la complexité de la psychologie, révélant un romancier visiblement prêt à s’engager dans la voie que lui a révélée Dostoïevski, et par la portée de la critique sociale et des revendications implicites, qu’il ne cessera plus de développer. Sans jamais sombrer dans le mélodrame lacrymatoire, il amène ses lecteurs à s’interroger sur les fondements de l’ordre social, sur les valeurs, qu’ils croient naïvement “naturelles” et auxquelles ils souscrivent aveuglément, et, en particulier, sur les conséquences désastreuses du mariage monogamique, qui restera une des cibles majeures de l’écrivain devenu totalement maître de sa plume. Inutile et absurde du point de vue du personnage, le sacrifice de la pitoyable Geneviève ne l’est donc pas pour autant pour le romancier (ni pour sa commanditaire), puisqu’il peut contribuer à ouvrir les yeux de quelques “*âmes naïves*”.

Pierre MICHEL

²⁶ Il s’agit de deux farces créées respectivement en 1901 et 1894 et recueillies dans le tome IV du *Théâtre complet* de Mirbeau.

²⁷ Schopenhauer, *op. cit.*, p. 79.

POUR EN SAVOIR PLUS

1. Ouvrages généraux sur Mirbeau :

Les quatre ouvrages principaux sont :

- Michel, Pierre, et Nivet, Jean-François, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, Librairie Séguier, Paris 1990, 1020 pages.
- Michel, Pierre (éd.), *Octave Mirbeau*, Actes du colloque d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, 480 pages.
- Michel, Pierre, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, 390 pages.
- Lair, Samuel, *Le Mythe de la nature dans l'œuvre d'Octave Mirbeau*, Presses de l'Université de Rennes, 2004, 340 pages.

Autres publications :

- Carr, Reginald, *Anarchism in France - The Case of Octave Mirbeau*, Manchester University Press, 1977, 190 pages.
- Herzfeld, Claude, *La Figure de Méduse dans l'œuvre d'Octave Mirbeau*, Nizet, Paris, 1992, 107 pages.
- Herzfeld, Claude, *Le Monde imaginaire d'Octave Mirbeau*, Presses de l'Université d'Angers - Société Octave Mirbeau, 2001, 105 pages.
- Lloyd, Christopher, *Mirbeau's fictions*, University of Durham, 1996, 114 pages.
- McCaffrey, Enda, *Octave Mirbeau's literary intellectual evolution as a French writer*, Edwin Mellen Press, Lewiston (N.-Y.), 2000, 246 pages.
- Michel, Pierre (éd.), *Colloque Octave Mirbeau*, Actes du colloque du Prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, 140 pages.
- Michel, Pierre, *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, Éditions À l'écart, Reims, 1993, 65 pages.
- Michel, Pierre, *Octave Mirbeau*, Société Octave Mirbeau, Angers, 1998 (rééd. 2000), 48 pages.
- Michel, Pierre, *Lucidité, désespoir et écriture*, Presses de l'Université d'Angers - Société Octave Mirbeau, 2001, 89 pages.
- Michel, Pierre, *Un moderne : Octave Mirbeau*, J.& S. Eurédit, 2004, 286 pages.
- Schwarz, Martin, *Octave - Mirbeau, vie et œuvre*, Mouton, Paris – La Haye, 1965, 205 pages.

Revue :

- Dossier " Octave Mirbeau " , *Cahiers naturalistes*, n° 64, 1990, 100 pages, réalisé par Pierre Michel et Jean-François Nivet.
- Numéro " Octave Mirbeau " de *L'Orne littéraire*, juin 1992, 105 pages, réalisé par Pierre Michel.
- Numéro " Octave Mirbeau " d'*Europe*, mars 1999, 140 pages, coordonné par Pierre Michel.
- Numéro " Mirbeau-Sartre écrivain " de *Dix-neuf / Vingt*, Eurédit, n° 10, octobre 2000, 116 pages, coordonné par Éléonore Roy-Reverzy.
- Numéro " Vallès-Mirbeau, journalisme et littérature " de *Autour de Vallès*, n° 31, décembre 2001, coordonné par Marie-Françoise Montaubin, 317 pages.
- Numéro " Octave Mirbeau " de *Lettres actuelles*, à paraître au printemps 2003, coordonné par Pierre Michel.
- Onze numéros des *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, Société Octave Mirbeau, 1994-2003, 4 000 pages, coordonnés par Pierre Michel.

2. Sur *Dans la vieille rue* :

- Claude Herzfeld, compte rendu de *Dans la vieille rue*, *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, 2002, pp. 276-279.
- Michel, Pierre, " Quand Mirbeau faisait le "nègre" ", Actes du *Colloque Octave Mirbeau* du

Prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, 1994, pp. 81-101.

- Michel, Pierre, “ Introduction ”, in *Œuvre romanesque* d’Octave Mirbeau, Buchet/Chastel – Société Octave Mirbeau, 2001, t. II, pp. 971-980.

- Michel, Pierre, “ Mirbeau et la négritude ”, site Internet des éditions du Boucher, pp. 4-32.

3. Fonds Octave Mirbeau

Un Fonds Octave Mirbeau, ouvert aux chercheurs, a été constitué à la Bibliothèque Universitaire d’Angers. Il comprend toutes les œuvres de Mirbeau en français, ses quelque 2000 articles, 125 traductions en une vingtaine de langues, tous les livres, toutes les études universitaires et tous les articles consacrés à Mirbeau. Son catalogue, d’environ 800 pages, est consultable sur Internet (site de la B.U. d’Angers : <http://buweb.univ.angers.fr/EXTRANET/OctaveMirbeau>), ainsi que 800 articles de Mirbeau, qui ont été numérisés.

**Pour adhérer à la Société Octave Mirbeau,
qui donne droit aux *Cahiers Octave Mirbeau*,
adresser un chèque de 31 euros (15, 50 pour les étudiants)
au siège social de la Société Octave Mirbeau,
10 bis rue André Gautier, 49000 - ANGERS
michel.mirbeau@free.fr**